
Histoire contemporaine.

LE PRINCE DE TALLEYRAND.

On remarque souvent chez les personnages éminens une propension particulière qui, indépendamment du plaisir qu'ils éprouvent à faire de grandes choses, leur en fait trouver un autre à jouer pour ainsi dire le rôle appartenant à la situation où leurs talens les ont placés. Cette passion d'acteur, si nous pouvons l'appeler ainsi, nous explique comment plusieurs hommes illustres ont adopté diverses variétés de caractères — qui correspondaient peu à la nature de leur génie, ou qui étaient même en contradiction directe avec leur position. Alexandre et Jules César entre autres eurent cette passion au suprême degré, tellement que le second, étant à bord du navire des pirates, composa des vers et des discours qu'il se mit à déclamer, ainsi que nous l'apprend Plutarque. Bolingbroke, politique habile et possédant tous les talens de l'homme de lettres, *joua* le mélange mélodramatique du libertin et du philosophe. Cette disposition théâtrale existe chez l'orateur le plus distingué de la tribune anglaise ; elle existait chez lord Byron, et ceux qui ont pu voir son noble rival de France, à Rome, dans la chambre des pairs, et à l'Institut, ceux qui ont lu ses voyages ou ses autres écrits éloquens, littéraires ou politiques, vous diront que cet instinct d'acteur est visible en lui tout autant qu'il pouvait l'être dans Garrick ou dans Talma.

Or si nous pouvons prétendre que c'est aussi la passion dominante du grand personnage dont nous allons essayer d'esquisser le portrait, il est peu d'hommes à qui il ait été accordé une carrière plus favorable au développement et à la satisfaction de leur goût particulier. Tournons nos regards vers le passé, supposons qu'une année s'est écoulée depuis la prise et la démolition de la Bastille : ICI L'ON DANSE ; tel est l'écrétaire qui, placé sur ce lieu où soupirèrent tant de victimes, proclame avec une gaieté et une grâce caractéristiques le triomphe de la révolution. Nous sommes au 14 juillet — jour célèbre de la fédération. — Un immense et magnifique amphithéâtre est dressé au milieu du Champ-de-Mars ; c'est là que le descendant de saint Louis et le président de l'assemblée nationale, les deux représentans de la vieille et de la jeune France, sont assis sur deux trônes égaux, resplendissant de ces armes que le peuple a enlevées à ses anciens rois ; voilà l'espoir naissant de ces rois et de ce peuple ; — voilà la reine embellissant de sa présence la sphère où elle se montre brillante comme l'étoile du matin, pleine de vie, d'éclat et de bonheur. De chaque côté de ces trônes sont rangés les membres de cette assemblée qui a déployé tant de talent, tant d'énergie et de persévérance pour créer une constitution (laquelle est, hélas ! destinée à n'être que trop semblable par sa durée à ce spectacle d'un jour). — A ce balcon, admirez la plus élégante et la plus splendide des cours (car elle était telle encore à cette époque) ; — les galeries environnantes sont garnies du peuple le plus gai du monde, du peuple le plus facile à enchanter en tout temps, et aujourd'hui en présence de tout ce qui peut captiver l'œil et exalter l'imagination ; — voyez aussi ces groupes de fédérés accourus de toutes les parties de la France, et représentant tous les sentimens et tous les intérêts du pays, voyez-les sous les bannières de leurs sections respectives se livrer, avec l'enthousiasme du caractère national, à toutes les émotions de plaisir qu'inspire naturellement la pompe animée de ce spectacle : — tout à coup le ciel, dont la lumière s'harmonie si bien avec le bonheur des hommes, mais jusque-là nuageux et obscur, — le ciel s'éclaircit et le soleil prête son éclat à cette cérémonie imposante. Ses rayons tombent d'abord sur un autel construit d'après les plus nobles modèles de l'antiquité : sur les marches se pressent trois cents prêtres en longues tuniques blanches et en ceintures tricolores. — Un pontife se lève, c'est lui, c'est L'ÉVÊQUE D'AUTUN qui bénit le grand étendard de la France, cette oriflamme nouvelle, non plus l'enseigne de la guerre, — mais le symbole

de la paix entre le passé et l'avenir, — entre les anciens souvenirs et les espérances récentes de la nation française. Quel est celui qui, présent à Paris ce jour-là, aurait pu croire que ces mêmes hommes pleurant, avec les enfans d'Henri IV, au pied de la statue du Béarnais, danseraient bientôt autour de l'échafaud de son descendant; que cette joyeuse multitude, parcourant les Champs-Élysées au milieu des guirlandes de lumières et écoutant des airs d'allégresse et de bonheur, se mêlerait bientôt à la populace féroce, teinte du sang des victimes de septembre, — que (fatal résultat de l'obstination, de la mauvaise foi et de l'illusion d'une part, — de l'indignation, de l'ignorance et de la violence de l'autre), le monarque, la cour, les députés, les prêtres, tout ce qui décorait ce grand spectacle populaire, — la religion elle-même qui le consacrait, disparaîtraient en si peu de temps; — et qu'enfin le pontife officiant de la cérémonie, celui qui ajoutait à la solennité les rites mystérieux du christianisme, deviendrait, au bout de peu d'années, un citoyen laïque, — et le ministre des relations extérieures dans une république où la religion catholique ne serait plus un culte reconnu, sinon proscrit? Tel était cependant l'évêque d'Autun, M. de Talleyrand, lorsque, le 10 décembre 1797, il présenta au directoire le jeune vainqueur de l'Italie, et prononça un discours dans lequel avec ce tact et cette sagacité qui le distinguent, il glissait légèrement sur les talens militaires du général Bonaparte, afin de vanter surtout la simplicité de ses goûts et son amour pour les sciences abstraites. « Il faudra le solliciter peut-être, disait l'adroit orateur, pour l'arracher un jour de sa studieuse retraite. »

Le ministre de Louis XVI, — du directoire, — de l'empire, — de la restauration, et finalement du roi-citoyen, — ce personnage extraordinaire, si, comme tant d'autres grands hommes, il a aimé à jouer une diversité de rôles, a été certes un des mortels les plus favorisés du sort!

Au risque de ne pas avoir pour nous ces rigoristes en morale qui ne comprennent pas que le ciel, comme le disait un grand prince, ne saurait avoir fait une même conscience à l'usage de l'homme d'état et du *sujet* obscur, nous oserons admirer cette heureuse versatilité avec laquelle M. de Talleyrand a passé dans sa vie politique d'un attachement à un autre, et cette grâce facile avec laquelle il a adopté les idées dominantes et les partis puissans de chaque époque successive, abandonnant le vaincu tout juste à temps pour pouvoir se donner au vainqueur, et toujours si à propos qu'il n'a jamais semblé faire que ce que chacun attendait de lui.

Si nous voyons les nombreux changemens auxquels nous faisons allusion, comme autant de lacunes ou de vides dans l'histoire, isolément, et à une distance qui nous empêche de distinguer la gradation ascendante ou la pente naturelle du chemin d'un point à un autre, ils nous paraîtront plus soudains et plus surprenans qu'ils ne furent en effet : défions-nous aussi des récriminations qui souvent nous parviennent par une voie détournée, et par conséquent moins suspecte : il est certain que M. de Talleyrand ne saurait être flatté par ses ennemis, par ceux dont la fortune fit naufrage dans une de ces tempêtes révolutionnaires dont les vagues ont toujours sauvé sa barque légère et triomphante. Peut-être aussi, par compensation, M. de Talleyrand a-t-il trouvé une amitié excessivement indulgente chez ceux qui, approchant plus intimement cet homme remarquable, se sont laissé charmer à ces saillies dont l'âge n'a point tari la source, et à travers ce ton de légèreté avec lequel il semble traiter toutes les choses humaines comme si elles étaient plutôt risibles que sérieuses, ont observé une sagacité de vues et souvent une rectitude de principes, qui ne sauraient guère exister sans une véritable profondeur de pensée. C'est ainsi que le premier diplomate de ce siècle, pour nous servir de l'expression de M. Thiers, est, aux yeux de ces personnes, non-seulement le plus spirituel, mais encore le plus honnête et le plus franc des hommes. « Assurément, dit notre ami La Rochefoucault, cet homme-là n'est pas très-fin, dont tout le monde soupçonne la finesse ». Nous savons que le noble secrétaire au département des affaires étrangères du roi de la Grande-Bretagne s'attendait à entendre son collègue français, dans la conférence, se servir d'une espèce de langage léger, et cependant mystérieux ; il s'attendait à le trouver toujours sur ses gardes, et s'exprimant en homme qui veut faire tomber les autres dans ses pièges, subtil et rusé, en un mot, et plus habile, comme dit lord Bacon, à brouiller les cartes qu'à jouer le jeu. Quand il vit que, bien loin de là, personne, en apparence du moins, ne parlait avec plus de candeur et de franchise, n'était plus jaloux d'être bien compris, plus explicite dans toutes ses paroles, ou moins occupé d'en faire dire aux autres plus qu'ils n'en voulaient dire, il fut frappé d'étonnement, et déclara que tout le monde jusqu'à ce moment avait mal jugé ce diplomate, qui était un homme plein de droiture et de sincérité, avec qui c'était plaisir d'avoir affaire..... et cependant le prince de Talleyrand pourrait s'être montré tel à son collègue, sans cesser d'être pour cela un homme rusé, *très-rusé*.

Il existe une comparaison de M^{me} de Staël, qui nous paraît trop forte pour être juste : nous sommes même surpris qu'un pareil mot ait pu passer par la bouche d'une dame française : nous ne savons nous-même comment l'écrire, — mais il n'y a pas de paraphrase qui puisse le rendre, et on nous pardonnera de le citer, puisque c'est pour le réfuter. « En vérité, disait M^{me} de Staël, ce M. de Talleyrand, c'est la m... dans un bas de soie (¹). Cette dame, aussi exagérée dans ses haines que dans ses affections, qui ne perdit jamais une occasion de vanter son père ou son amant, quand elle en avait un, ne pouvait aisément pardonner ou oublier un ami ingrat. M. de Talleyrand était allé en Amérique, après le rappel de M. de Chauvelin, et n'avait pris ainsi aucune part aux actes les plus atroces de la révolution ; lorsqu'il revint en France, le règne de Robespierre était fini et le directoire avec Barras, ancien noble, à sa tête, cherchait à rendre à la société de Paris quelque chose de cette ancienne élégance qui avait embelli les derniers jours de la monarchie. Cette société était, il est vrai, composée d'éléments moins raffinés et plus mêlés ; ceux qui y tenaient le premier rang étaient des hommes d'entreprise et d'action : les malheurs qu'on avait subis, les dangers qui planaient encore sur toutes les têtes, créaient une folle soif des jouissances de la vie (dont la durée était si incertaine), aussi peu favorable à la délicatesse du goût qu'à la morale. Barras cependant entouré de sa cour, dont M^{me} Talien et M^{me} de Beauharnais (Joséphine) faisaient l'ornement ; M^{me} de Staël qui, par sa conversation brillante, attirait dans ses salons tous les talens, toutes les célébrités du jour, — étaient les deux centres de cet empire de la société parisienne, dont l'importance nous est révélée par les efforts que fit depuis Bonaparte pour obtenir la sanction du faubourg Saint-Germain. M. de Talleyrand était une vieille connaissance de M^{me} de Staël : ses assiduités furent donc pour elle. Doué de toutes les grâces qui redevenaient à la mode ; et possédant à un plus haut degré que personne les talens qui pouvaient lui faire un rang et une réputation dans la société qu'il fréquentait, l'ex-évêque obtenait toutes sortes de succès, excepté de l'emploi dans la république. En même temps, l'exiguïté de ses ressources pécuniaires lui causait une continuelle inquiétude. Déjà, en Amérique ; il avait été assez près de ses pièces pour mettre sa montre en gages. Un jour M^{me} de Staël le voit entrer chez elle de meilleure heure que de coutume :

(¹) On attribue aussi ce mot à Fouché.

il tire sa bourse, la vide sur la table : elle contenait vingt francs : — « *Il faut vivre*, dit-il, et voilà tout ce que je possède : si vous ne pouvez rien faire pour moi, je n'ai plus qu'à m'aller jeter dans la Seine. »

M^{me} de Staël, très-dévouée à M. de Talleyrand, et charmée de trouver l'occasion de montrer jusqu'où allait son crédit, se mit à l'œuvre immédiatement. Le directoire cherchait alors à consolider son pouvoir, en s'associant des noms qui n'eussent pas été compromis dans le règne terrible du gouvernement auquel il succédait. M^{me} de Staël réussit à persuader aux cinq directeurs qu'ils feraient une précieuse acquisition en s'attachant un homme d'un grand talent, identifié de bonne heure à la cause de la liberté, sans avoir trempé dans ses excès, et qui, comme homme de naissance et de considération, était le meilleur ministre qu'on pût trouver pour arrêter le *mouvement* et renouer en faisceau tous les élémens de la révolution.

En vérité, M^{me} de Staël plaidait une cause excellente et avait beaucoup de bonnes raisons à donner. Son éloquence la gagna, et son illustre protégé, pour n'avoir eu que vingt francs dans sa poche, fut nommé ministre des affaires étrangères. Le temps arriva cependant où la protectrice et le protégé changèrent de places : par une foule de circonstances imprévues, où il y eut sans doute plus de fatalité que de torts volontaires, M. de Talleyrand ne put rester l'ami de M^{me} de Staël, et Corinne, aigrie par le malheur présent et par le souvenir du passé, voua une haine amère à celui qu'elle avait jadis si bien servi.

Après avoir reconnu qu'une personne possède un grand talent, reste toujours une difficulté; celle de classer ce talent et de donner à celui qui en est doué le rang qu'il mérite parmi les hommes d'une capacité extraordinaire. C'est qu'en général les nuances qui distinguent ces hommes proviennent plutôt de la diversité de leurs caractères que de celle de leur intelligence. Il est chez les uns une disposition exclusive et chez les autres une souplesse qui fixent la fortune et tracent la carrière de chacun. Ceux d'une trempe plus sévère, arrivant à une époque propice à la pente de leur génie, s'élèvent tout à coup à la tête des affaires, et emportent tous les obstacles devant eux comme un tourbillon, tant que les circonstances animent le peuple au milieu duquel ils apparaissent de la même passion qui les domine. Ce sont ces hommes qui acquièrent le plus grand nom dans l'histoire, car non-seulement ils représentent leur époque, mais encore ils en sont l'expression la plus caractéristique et la

plus noble. Mais il faut un concours particulier de circonstances pour mettre en évidence de pareils caractères; et si d'autres circonstances moins identiques à leur génie surviennent ensuite, — incapables de se plier à la force des événemens, ils vont se heurter et se briser contre l'écueil, emportés par la même impulsion violente à laquelle ils ont dû leur élévation.

Nous en avons vu un exemple frappant de nos jours. Venu sur la scène politique au moment précis où son caractère et ses talens devaient y dominer, Napoléon a fourni une carrière qu'on peut diviser en trois époques : — la première fut celle où le peuple français et l'armée française ne faisaient qu'un, et où le besoin de la sécurité au dedans et la passion de la gloire au dehors prévalaient dans toute la France. Ce fut la véritable époque à laquelle appartenait Napoléon, celle qui s'accordait avec son instinct de domination et ses talens militaires. Il fut vraiment *alors* ce qu'il eût tort de croire être plus tard, — le représentant réel et unique de la nation. La seconde époque fut celle où, entraîné par son génie ambitieux, il laissa derrière lui cette opinion publique qui l'eût arrêté dans sa course. L'admiration des exploits guerriers qui l'avait élevé à la première place dans la république lui servit de fondement pour asseoir son empire arbitraire; et de ce désir de sécurité, qui avait mis la force dans ses mains comme magistrat d'un peuple libre, il fit le moyen d'une dépendance servile. La troisième et dernière période du règne de Napoléon commença lorsque son despotisme eût créé une réaction dans cette opinion publique qui avait naguère favorisé la tyrannie par le besoin du repos, — en même temps que son génie belliqueux, également extrême, avait lassé jusqu'à l'ardeur martiale de ses soldats. Ce fut alors que la liberté acquit une nouvelle force de chaque décret destiné à la dompter, et la victoire abandonna enfin cette grande armée qui était partie presque découragée pour une dernière conquête. Ce n'est pas que l'empereur de 1812 méprisât la popularité; mais la décision et la force étant les élémens de son génie, il se flattait toujours que c'était par la force et la décision qu'il l'obtiendrait. En un mot, l'énergie et les particularités de son caractère, qui en avaient fait le type et la personnification d'une de ces ères politiques à travers lesquelles la société française fut si rapidement entraînée, étaient trop inflexibles et trop indomptables pour se prêter aux besoins et aux désirs d'une autre.

Le caractère de notre illustre diplomate forme presque un contraste parfait avec celui de son maître, et c'est le double résultat du tempéra-

ment et des circonstances. L'homme dont l'enfance s'était écoulée sur les rochers de la Corse, et la jeunesse au milieu de ces privations qui impriment une teinte sévère au roman des premières impressions, ne pouvait guère ressembler au jeune noble qui, tout en faisant la part des mauvais jours de son enfance, — fut bercé dans l'atmosphère d'une cour, et dont la jeunesse put s'enivrer trop souvent à la coupe de ses plaisirs.

Aussi l'un sut manier avec une main de fer toute les forces d'un peuple, tant que ce peuple se prêta à ses caprices; l'autre, non moins propre à ramener les volontés des autres à la sienne, se laissa modeler lui-même sous toutes les formes par les mains de ce peuple. Ni l'un ni l'autre, — l'empereur, lorsqu'il monta sur le trône impérial, le ministre, lorsqu'il garda sa place pendant une suite de changements politiques, — n'agirent par calcul. Leurs actions furent également conformes à la tendance naturelle de leurs caractères. La passion de celui-là le poussait à renverser tous les obstacles jetés sur son chemin, et il n'échoua que lorsque se brisa le fer dont il était armé: — la froide sagacité de celui-ci lui fit apercevoir de loin l'avenir qui s'ouvrait devant lui, et quand l'événement justifiait sa prévoyance, sa souplesse l'y avait déjà associé. Nous osons prétendre qu'il est souvent arrivé à M. de Talleyrand d'être accusé de trahir tout à coup sa conscience et ses amis, lorsqu'il ne faisait que céder à une conviction à laquelle il avait été graduellement préparé par une prévision particulière.

Toutefois, en considérant les scènes politiques où il a figuré et les hommes avec lesquels il a dû se lier, nous serions embarrassés de proclamer le diplomate français ou *très-sincère* dans les actes de sa vie, ou *très-rigide* dans ses principes.

Les transitions de l'ancien régime à la monarchie constitutionnelle, du comité du salut public au directoire, du directoire au consulat, du consulat à l'empire (la plus impardonnable de toutes), de l'empire à la restauration et de la restauration à la révolution nouvelle, furent les conséquences nécessaires de leurs antécédens, ou des transitions avantageuses sur le tout à la nation. C'est ainsi que M. de Talleyrand excuse l'inconstance de ses autres amitiés, en disant qu'il est toujours resté l'ami de la France: dans le fait, on pourrait avoir pris part à n'importe lequel de ces changemens, sans laisser rien préjuger contre soi; — mais si on peut avoir pris part à tous et avoir été heureux dans tous sans violer les règles de la politique pratique, on doit y avoir contracté une

certaine duplicité de conduite et une facilité d'opinion qui nous inspirent plus de défiance que d'estime.

La première partie de la vie du prince de Talleyrand a été jadis le texte de maint pamphlet mensonger, dans lequel la calomnie spéculait sur le mauvais goût du public anglais. Pendant que le général Bonaparte était représenté avec des cornes sur la tête, le citoyen Talleyrand était peint comme une autre variété de démon, comme un Méphistophélès licencié et philosophe avec une queue qui traînait dans toutes les fanges de la turpitude morale et de la corruption. A quatorze ans il avait comploté la destruction du christianisme et résolu de convertir toutes les églises en ces maisons que le proverbe place dans le voisinage des églises. De dix-sept à vingt..... nous citons un journal qui prit note de ces contes amusans..... il se vantait lui-même, était-il dit, que six maris infortunés s'étaient brisés la cervelle par jalousie de l'amour de leurs moitiés pour lui; que dix-huit amans avaient été tués en duel pour des dames qui étaient ses maîtresses; que dix femmes délaissées par lui s'étaient retirées de désespoir dans un couvent, et que douze jeunes filles s'étaient empoisonnées parce qu'elles doutaient de sa fidélité; sans compter les mille grisettes, femmes de chambre, etc., qui étaient allées chercher au fond de la Seine la consolation de ses perfidies. » Pendant ces trois années (de dix-sept à vingt), il avait, disent les biographies de 1800, rendu vingt-quatre époux d'heureux pères et quarante vierges des mères malheureuses. Bon et pieux Louis XVI, qui put conférer un évêché à un homme d'une conduite si exemplaire! Nous n'avons pas besoin de dire qu'il y a *un peu* d'exagération dans ces récits, où tout est confondu, les faits, les dates, etc., et qui méritaient à peine que nous en fissions mention. M. de Talleyrand, mal vu de son père à cause de la difformité de son pied, fut traité avec une grande sévérité dans son enfance et forcé d'entrer dans les ordres contrairement à ses goûts et à ses inclinations. Ce traitement que son ami Mirabeau reçut aussi de son père (rapprochement singulier, quoique produit de causes différentes) dut exercer une grande influence sur le développement de son esprit. Pendant ses études à la Sorbonne, il se fit remarquer par ses manières sombres et hautaines, par sa vie laborieuse et son goût pour la solitude de la bibliothèque. En 1789, revêtu des fonctions éminentes « d'agent du clergé de France, » il fit ce discours contre les loteries que M^{me} de Staël critique dans son ouvrage sur la révolution, mais qui lui procura la protection de

Louis XVI. — Dans l'assemblée nationale, on ne pouvait guères voir en lui « un orateur, » car il lui manquait cette noblesse de diction et ce débit énergique qui enchaînent et subjuguent une assemblée populaire. Ses discours cependant étaient très-distingués, non-seulement à cause de leur style élégant et épigrammatique, mais encore à cause de l'utilité de leur but et des connaissances dont il y faisait preuve. Ses observations sur les assignats, qu'on trouve dans l'appendice de *l'Histoire de la Révolution*, par M. Thiers, montrent la sagacité et la solidité de son jugement. Ce qu'il prédit, en se fondant sur les vrais principes de finances, ne se vérifia malheureusement que trop par l'issue de cette spéculation ruineuse et peut-être nécessaire cependant. Nous ne saurions passer sous silence un discours de M. de Talleyrand, dicté par un généreux sentiment, celui qu'il prononça en faveur du clergé persécuté, que son impopularité ne l'empêcha pas de défendre.

Comme auteur, M. de Talleyrand nous est connu par son ouvrage sur l'instruction publique, et par deux essais lus à l'Institut national. Nous voulons parler de « l'Essai sur les avantages à retirer des colonies nouvelles dans les circonstances présentes, » et du « Mémoire sur les relations commerciales des États-Unis avec l'Angleterre; » résultat des observations faites par M. de Talleyrand pendant son séjour en Amérique. Le premier contient les théories de la colonisation, le second la pratique. L'auteur prévoit les semences d'une dissolution dans le système de société qui réclame l'esclavage comme un de ses élémens. Il prévoit l'impossibilité de conserver les possessions françaises dans les Indes orientales, dont il croit que les avantages doivent céder à cette force des choses qui fait la destinée des états, et à laquelle rien ne résiste. Mais en prévoyant cela, M. de Talleyrand regarde autour de lui, et observant aussi la condition sociale du pays où il est revenu — dans lequel les passions long-temps agitées ont besoin d'une issue pour donner cours à leur énergie surabondante, et à leur activité impatiente de tout repos, il propose de leur ouvrir pour théâtre quelque vaste région, encore inhabitée, où, loin du foyer de la révolution, elles pourraient épuiser, dans de nouvelles entreprises et par un déplacement d'espérances, une partie de cette ardeur ambitieuse devenue trop vaste pour le royaume où elle est renfermée. C'était l'Égypte qu'il considérait comme un refuge pour les cultivateurs des Indes occidentales, et en même temps pour les passions diverses qui agitaient son pays natal.

« Et combien de Français doivent embrasser avec joie cette idée ! combien en est-il chez qui, ne fût-ce que pour des instans, un ciel nouveau est devenu un besoin ! et ceux qui, restés seuls, ont perdu, sous le fer des assassins, tout ce qui embellissait pour eux la terre natale ; et ceux pour qui elle est devenue inféconde, et ceux qui n'y trouvent que des regrets ; et ceux même qui n'y trouvent que des remords ; et les hommes qui ne peuvent se résoudre à placer l'espérance là où ils éprouvèrent le malheur ; et cette multitude de malades politiques, ces caractères inflexibles qu'aucun revers ne peut plier, ces esprits fascinés qu'aucun événement ne désenchante ; et ceux qui se trouvent toujours trop resserrés dans leur propre pays ; et les spéculateurs avides, et les spéculateurs aventureux, et les hommes qui brûlent d'attacher leur nom à des découvertes, à des fondations de villes, à des civilisations ; tel pour qui la France constituée est encore trop agitée, tel pour qui elle est trop calme ; ceux enfin qui ne peuvent se faire à des égaux, et ceux aussi qui ne peuvent se faire à aucune dépendance.

» Et qu'on ne croie pas que tant d'éléments divers et opposés ne peuvent se réunir. N'avons-nous pas vu dans ces dernières années, depuis qu'il y a des opinions politiques en France, des hommes de tous les partis s'embarquer ensemble pour aller courir les mêmes hasards sur les bords inhabités du Scioto ? Ignore-t-on l'empire qu'exercent sur les âmes les plus irritables le temps, l'espace, une terre nouvelle, des habitudes à commencer, des obstacles communs à vaincre, la nécessité de s'entraider remplaçant le désir de se nuire, le travail qui adoucit l'âme, et l'espérance qui la console, et la douceur de s'entretenir du pays qu'on a quitté, celle même de s'en plaindre, etc., etc. »

Il y a dans ces essais, dont nous pourrions citer maint autre passage non moins remarquable⁽¹⁾, des pensées et des réflexions qui ne seraient

(1) Puisque nous avons ce mémoire sous les yeux, nous ne saurions nous empêcher d'en citer ici un autre extrait, pour faire connaître le style pittoresque de l'auteur. M. de Talleyrand trace le tableau d'une partie de la population américaine :

« Que l'on considère ces cités populeuses remplies d'Anglais, d'Allemands, d'Irlandais, de Hollandais, et aussi d'habitans indigènes ; ces bourgades lointaines, si distantes l'une de l'autre ; ces vastes contrées incultes traversées plutôt qu'habitées par des hommes qui ne sont d'aucun pays : quel lien commun concevoir au milieu de toutes ces disparités ? C'est un spectacle neuf pour le voyageur qui, partant d'une ville principale où l'état social est perfectionné, traverse successivement

pas venues à un homme étranger au mouvement de la vie en général, en même temps que nous trouvons dans la vie de l'écrivain lui-même les preuves

tous les degrés de civilisation et d'industrie qui vont toujours en s'affaiblissant, jusqu'à ce qu'il arrive en très-peu de jours à la cabane informe et grossière construite de troncs d'arbres nouvellement abattus. Un tel voyage est une sorte d'analyse pratique et vivante de l'origine des peuples et des états. On part de l'ensemble le plus composé pour arriver aux élémens les plus simples. A chaque journée on perd de vue quelques-unes de ces inventions que nos besoins, en se multipliant, ont rendues nécessaires ; et il semble que si l'on voyage en arrière dans l'histoire des progrès de l'esprit humain. Si un tel spectacle attache fortement l'imagination, si l'on se plaît à retrouver dans la succession de l'espace ce qui semble n'appartenir qu'à la succession des temps, il faut se résoudre à ne voir que très-peu de liens sociaux, nul caractère commun, parmi des hommes qui semblent si peu appartenir à la même association.

Dans plusieurs cantons la mer et les bois en ont fait des pêcheurs ou des bûcherons. Or de tels hommes n'ont point, à proprement parler, de patrie ; et leur morale sociale se réduit à bien peu de chose. On a dit depuis long-temps que l'homme est disciple de ce qui l'entoure. Et cela est vrai. Celui qui n'a autour de lui que des déserts ne peut donc recevoir des leçons que de ce qu'il fait pour vivre. L'idée du besoin que les hommes ont les uns des autres n'existe pas en lui ; et c'est uniquement en décomposant le métier qu'il exerce qu'on trouve le principe de ses affections et de toute sa moralité.

Le bûcheron américain ne s'intéresse à rien. Toute idée sensible est loin de lui : ces branches si élégamment jetées par la nature, un beau feuillage, une couleur vive qui anime une partie du bois, un vert plus fort qui en assombrit un autre, tout cela n'est rien : il n'a de souvenir à placer nulle part. C'est la quantité de coups de hache qu'il faut qu'il donne pour abattre un arbre qui est son unique idée. Il n'a point planté, il n'en sait point les plaisirs. L'arbre qu'il planterait n'est bon à rien pour lui, car jamais il ne le verra assez fort pour qu'il puisse l'abattre. C'est de détruire qu'il le fait vivre. On détruit partout : aussi tout lieu lui est bon, il ne tient pas au champ où il a placé son travail, parce que son travail n'est que de la fatigue, et qu'aucune idée douce n'y est jointe. Ce qui sort de ses mains ne passe point par toutes les croissances si attachantes pour le cultivateur ; il ne suit pas la destinée de ses productions ; il ne connaît pas le plaisir des nouveaux essais, et si en s'en allant il n'oublie pas sa hache, il ne laisse pas de regrets là où il a vécu des années.

Le pêcheur américain reçoit de sa profession une ame à peu près aussi insouciant. Ses affections, son intérêt, sa vie, sont à côté de la société à laquelle il croit qu'il appartient. Ce serait un préjugé de penser qu'il est un membre fort utile ; car il ne faut pas comparer ces pêcheurs-là à ceux d'Europe et croire que c'est comme en Europe un moyen de former des matelots, de faire des hommes de mer adroits et robustes : en Amérique, j'en excepte les habitans de Nantuket, qui pêchent la ba-

fréquentes d'un talent que *le simple* commerce des hommes n'aurait jamais pu développer ou produire. C'est par ce qu'a écrit et par ce qu'a fait M. de Talleyrand qu'il se sera rendu intéressant à la postérité. Pour nous, il nous intéresse surtout comme le portrait vivant de tout ce qu'il y eut de plus brillant, sinon de meilleur dans la noblesse libérale de l'ancien régime, — comme une émanation en quelque sorte de l'esprit de ce Voltaire qui jeta le manteau de son génie sur le siècle qui allait immédiatement lui succéder.

Nous retrouvons dans ce siècle l'esprit, la légèreté, les connaissances, la philosophie, la moquerie qui se raille de tout principe plutôt que l'attachement à aucun; nous y retrouvons tous les vices et toutes les vertus qu'on remarque dans les pages éblouissantes du solitaire de Ferney, avec cette même manie de chercher de petits motifs aux grandes choses, et ce même plaisir à mettre en jeu les faiblesses de l'homme plutôt que son plus noble instinct, qui distinguaient les encyclopédistes. — Nous y voyons enfin ce politique, moitié cynique, moitié courtisan, qui consolide une révolution avec un bon mot, et s'écrie en admirant le succès heureux de toutes ses combinaisons : « Voilà tout fini, il ne faut maintenant que les feux d'artifice et un bon mot. . . . pour le peuple ! »

La politique de notre siècle a son J.-J. Rousseau dans M. de Chateaubriand et son Voltaire dans le prince de Talleyrand. Il nous resterait à citer ici quelques-unes des saillies de ce dernier, qui circulent presque toutes avec l'autorité du proverbe ou de l'axiome; mais la liste en serait longue. Ce qu'elles ont de remarquable, c'est que tous les bons mots du célèbre diplomate vous frappent bien moins par le tour de l'expression

leine, la pêche est un métier de paresseux. Deux lieues de la côte quand ils n'ont pas de mauvais temps à craindre, un mille quand le temps est incertain, voilà le courage qu'ils montrent, et la ligne est le seul harpon qu'ils sachent manier. Ainsi leur science n'est qu'une bien petite ruse, et leur action, qui consiste à avoir un bras pendant au bord d'un bateau, ressemble bien à de la fainéantise. Ils n'aiment aucun lien, ils ne connaissent la terre que par une mauvaise maison qu'ils habitent. C'est la mer qui leur donne leur nourriture. Aussi quelques morues de plus ou de moins déterminent leur patrie. Si le nombre leur paraît diminuer à tel endroit, ils s'en vont et cherchent une autre patrie où il y ait quelques morues de plus. Lorsque quelques écrivains politiques ont dit que la pêche était une sorte d'agriculture, ils ont dit une chose qui a l'air brillant, mais qui n'a pas de vérité. Toutes les qualités, toutes les vertus qui sont attachées à l'agriculture manquent à l'homme qui se livre à la pêche. L'agriculture produit un patriote dans la bonne acception de ce mot; la pêche ne sait faire que des cosmopolites. »

que par la pensée précise et profonde qu'ils expriment. *M. de Metternich est un politique de semaine* contient tout ce que l'histoire dira de ce personnage. Nous avons entendu nous-même une observation qui peut servir à donner un autre exemple du style particulier des réparties de M. de Talleyrand. Tout le monde parlait du rappel de lord Anglesea, lord-lieutenant de l'Islande, et des motifs de cette mesure ; les intentions du duc de Wellington sur l'émancipation catholique étaient encore un mystère : « Quand on rappelle le lieutenant, dit le rusé politique français, c'est que le général veut livrer bataille. »

Si nous voulions un exemple de l'effet du gouvernement sur les hommes, voici au milieu de nous, en Angleterre, le débris de l'image d'un gouvernement qui est passé, qui ne reviendra plus. M. de Talleyrand est un libéral, mais un libéral tel qu'il pouvait surgir dans le cercle d'une cour absolue ; c'est un *exotique* délicat et superbe même dans un sens du mot, mais privé de cette force vivace qui distingue la plante sur son propre terroir. Ses idées de la liberté étaient peut-être tout ce qu'elles peuvent être, grâce à la philosophie, lorsqu'elles ne sont pas développées et confirmées par la pratique. Suivant la liberté par *spéculation*, il devait plus vraisemblablement se dégoûter des malheurs semés sous ses pas que s'il l'avait suivie par *instinct*. Il lui manquait aussi pour l'encourager dans cette carrière difficile ces anciens souvenirs, cette association de la liberté et de l'histoire nationale, qui armèrent la main de Brutus et embrasèrent d'un feu divin la grande ame de Sydney.

Nous serions injustes si, pour juger M. de Talleyrand, nous l'isolions de l'état de société dans lequel il fut élevé, et des bouleversemens politiques au milieu desquels il fut précipité par la suite. Loin de nous la pensée qu'il soit nécessaire de réfuter ceux qui l'appellent un monstre d'infamie ; et si nous ne partageons pas non plus tout-à-fait l'opinion de ceux qui le proclament un miracle de vertu, nous croyons pouvoir conclure nos observations sur M. de Talleyrand en disant que la postérité impartiale verra en lui un homme d'une capacité extraordinaire, qui (pour le siècle où il a vécu) posséda tous les talens qui pouvaient justifier l'ambition, — et toutes les vertus qui n'étaient pas incompatibles avec le succès.

(*New Monthly Magazine.*)